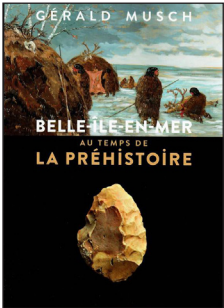


COMPTES RENDUS

LIVRES



MUSCH G. (2019) – *Belle-Île-en-Mer au temps de la préhistoire*, BIEMA, 207 p. ISBN : 978-2-9567895-0-5, 35 €.

L'ouvrage présenté par Gérald Musch, artiste-peintre et archéologue amateur, fait suite à une longue expérience de prospec-

tions et de participations à des fouilles sur Belle-Île-en-Mer, située dans le golfe du Morbihan. Cet ouvrage très complet regroupe l'ensemble des données disponibles sur la Préhistoire ancienne, le Mésolithique, le Néolithique et l'âge du Bronze de cette île, en la replaçant dans le contexte étendu du golfe du Morbihan, de la Bretagne et plus largement de la France du Nord.

L'auteur rappelle d'abord que la notion d'île est ici récente puisqu'il revient sur l'insularité relativement tardive de l'île, au Mésolithique récent, avec tout ce que cela entraîne concernant l'accès, forcément en bateau à partir de cette époque. Par la suite, durant le Néolithique, le transport de matériaux depuis le continent, meules et dalles de couverture des cistes provenant de Bretagne, silex ou matériaux divers de plus loin, témoignent de circulations maritimes régulières. Il n'est pas besoin de souligner ici l'intérêt de l'archéologie insulaire, révélant souvent des milieux très bien préservés, pour une grande part à l'abri de l'agriculture intensive mais également beaucoup moins connus du fait de la rareté des travaux d'archéologie préventive.

Si de maigres indices laissent entrevoir la présence de l'Homme dès le Paléolithique inférieur, c'est à partir du Paléolithique moyen que les vestiges témoignent véritablement de passages dans l'île, ou plutôt dans la péninsule rattachée à la côte dont Belle-Île constitue l'extrémité. Ces passages se font probablement à l'occasion de périodes climatiques clémentes, fraîches ou chaudes. Ainsi au Paléolithique supérieur, dernière période glaciaire, les témoins sont pour l'instant absents. C'est à partir du Mésolithique que les témoins mobiliers se multiplient, suggérant des occupations sinon pérennes du moins régulières des rivages péninsulaires puis insulaires de Belle-Île. C'est cependant les derniers chasseurs-cueilleurs, alors même que Belle-Île s'est définitivement séparée du continent, qui laisseront le plus de traces. L'auteur dépasse ici le cadre de l'île pour évoquer le très riche environnement qui, à Tévéc, Hoëdic et Quiberon a laissé les traces d'occupation mésolithique les plus spectaculaires de Bretagne (voire de France), avec les amas coquilliers et les deux célèbres nécropoles. L'auteur

détaille davantage le riche site de Bordelann, sondé en 2013, qui témoigne d'une occupation étendue et complexe. Ces sondages n'ont toutefois pas permis la découverte de faune dans cet environnement très acide mais l'auteur replace ici les importants résultats obtenus sur les amas coquilliers (particulièrement Beg-er-Vil à Quiberon) qui permettent de retracer le spectre alimentaire de ces populations : coquillages, poissons et crustacés mais aussi faune terrestre, oiseaux et mammifères. La navigation est également évoquée, même si aucun reste n'a pour l'instant été découvert. Celle-ci est en effet inéluçable étant donné le caractère insulaire et l'identité culturelle apparente du mobilier avec celui du continent.

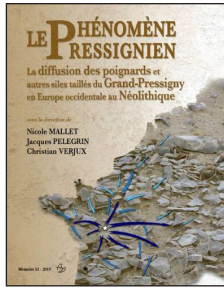
La période néolithique est celle du début de la monumentalité. Outre des vestiges divers qui témoignent d'une occupation continue de l'île sur toute la période, ce sont les mégalithes qui sont ici les plus prégnants, à l'image du golfe du Morbihan. Même si la grande majorité des menhirs ont été débités au XIX^e siècle, on garde la trace de la plupart d'entre eux sur des plans anciens. Leur installation suivant une droite qui traverse l'île d'est en ouest, le long de la ligne de partage des eaux, est sans aucun doute une configuration très originale que l'auteur remet parfaitement en valeur. On notera tout particulièrement le menhir « Jeanne » de Runello qui avec ses 7,84 m de haut pour 25 tonnes était un des plus grands de Bretagne.

L'âge du Bronze vient conclure le tour d'horizon avec une intensification des occupations, révélée soit par les tertres encore en élévation (en visuel ou au Lidar), soit par la photographie aérienne. Les habitats soupçonnés n'ont pas encore été fouillés sur l'île pour cette période.

Les illustrations sont très nombreuses, qu'il s'agisse de photographies de sites ou d'objets archéologiques de l'auteur, ou bien d'aquarelles, de l'auteur également, qui reconstituent paysages et scènes de vie des différentes époques traversées ; exercices souvent difficiles mais ici tout à fait convaincants.

Ce qui aurait pu rester comme un ouvrage érudit sur le milieu particulier d'une île bretonne prend ici une dimension beaucoup plus large. L'auteur maîtrise en effet parfaitement les travaux anciens et récents concernant Belle-Île et la Bretagne ainsi que les connaissances sur les techniques scientifiques les plus pointues (Lidar, analyses ADN...). L'auteur prend toutefois le choix d'utiliser un langage de vulgarisation, au sens le plus noble du terme, pour restituer l'ensemble des connaissances sur la Préhistoire de l'île. Une belle réussite dans l'esprit des ouvrages de synthèse accessibles aux archéologues professionnels comme aux étudiants ou aux amateurs éclairés.

Emmanuel GHESQUIÈRE



MALLET N., PELEGRIN J., VERJUX Ch. (dir.) (2019) – *Le phénomène pressignien. La diffusion des poignards et autres silex taillés du Grand-Pressigny en Europe occidentale au Néolithique*, Association des publications chauvinoises (coll. Mémoire LI), 892 p.,

ISBN : 979-1090534544, 65 €.

Depuis plus de 150 ans, le « phénomène pressignien » fait l'objet de recherches de manière plus ou moins discontinue, avec, comme nous l'explique N. Mallet dans l'introduction du volume, des hauts et des bas. Des hauts à l'image de la prise de conscience exceptionnelle de l'ampleur de la diffusion des produits pressigniens dès 1910 au moment du 6^e Congrès préhistorique de France à la suite d'une enquête nationale où furent recensées pas moins de 3 479 outils et produits bruts, et qui assoit définitivement la réputation et la célébrité de cette région de Touraine. Des bas, comme par exemple à la suite de l'intervention de G. Cordier au Congrès préhistorique de France d'Angoulême en 1956 où il contestait, de manière sans doute un peu excessive, le caractère industriel de la production et la notion de « commerce » qui lui était associée, en partie parce que l'engouement autour de la question de la diffusion du silex du Grand-Pressigny s'était accompagné de quelques dérives où des outils étaient attribués au silex du Grand-Pressigny sans qu'aucune vérification du matériau n'ait été faite.

Ces deux exemples reflètent cependant assez bien ce qui a constitué les fondements des recherches les plus récentes sur le Grand-Pressigny : le caractère collectif fondamental des recherches qui est le seul moyen d'embrasser un phénomène d'une telle ampleur et l'impérieuse nécessité de disposer d'informations fiables en particulier sur les contextes de découvertes et sur la détermination du matériau en lui-même pour pouvoir élaborer des interprétations économiques et sociales. Nul doute que le volume présenté ici sous la direction de N. Mallet, J. Pelegrin et Ch. Verjux, fort de près de 900 pages, reflète ce travail collectif de longue haleine (plusieurs décennies) et de très grande qualité scientifique.

Après une préface de C. Perlès qui replace le phénomène pressignien dans la tradition néolithique de la circulation des outillages, le volume se divise en trois parties qui livrent successivement un bilan sur la zone de production, le recensement précis de l'ensemble des objets en silex du Grand-Pressigny connus à ce jour en France et dans quelques pays limitrophes (Suisse, Belgique, Pays-Bas) et des synthèses régionales. Après une remise en contexte chrono-culturel du Néolithique européen du III^e millénaire BC (C. Louboutin), sont exposées les études pétrographiques du silex turonien du Grand-Pressigny et les critères qui caractérisent cette matière première (N. Mallet), fondamentaux puisqu'ils servent ensuite à la discrimination des produits importés. Deux courts

chapitres (L.A. Millet-Richard, J. Pelegrin, Ch. Verjux), agrémentés de notices de sites nous présentent ensuite les ateliers de taille qui montrent des différences de comportement : soit extraction et taille sur place jusqu'au débitage des lames, soit dégrossissage sur place puis emport des ébauches vers les habitats. Vient ensuite un bilan (L.A. Millet-Richard) sur les sites d'habitat qui restent encore trop rares et mal définis mais permettent de proposer des pistes de recherches pour l'avenir. L'analyse des deux dépôts de lames de Barrou (J. Pelegrin) ouvre ensuite sur un autre aspect de l'organisation des productions de lames, tant dans ses aspects quantitatifs (volume de production) que sociaux où sont envisagés plusieurs scénarios (déplacement du tailleur ou colporteurs). Cette première partie se termine par un chapitre sur la chronologie des productions pressigniennes (Pelegrin, Ihuel) et l'évolution des méthodes entre 3100 et 2400 BC depuis les premières productions sur nucléus semi-coniques, les nucléus à crête antéro-latérale (NaCAL) puis dans un troisième temps les productions sur nucléus en proto livre de beurre (PLbB) puis en livre de beurre (LdB).

La seconde partie présente l'inventaire détaillé en huit grandes régions correspondant peu ou prou à des découpages administratifs actuels. Il suffit de parcourir les quelques 500 pages de cette partie pour se rendre compte du travail minutieux réalisé par les auteurs puisque pour chaque région sont mis à disposition du lecteur des tableaux de décomptes, des présentations pour chaque pièce ou chaque ensemble de pièces des contextes de découvertes ainsi qu'une description détaillée des types d'outils, mais aussi des premiers éléments de synthèses, le tout agrémenté de très nombreuses planches de dessins de très bonne qualité. Une carte de répartition régionale des objets recensés figure au début de chaque grand chapitre et montre des inégalités territoriales dans les diffusions comme par exemple l'absence ou extrême rareté de produits au sud de la Garonne ou dans le sud-est de la France ; les tableaux harmonisés montrent aussi que si les lames ont été au cœur des réseaux de circulation, il n'est pas rare de retrouver des éclats, en particulier vers l'est (Auvergne, Jura) ou vers l'ouest (Massif armoricain). Cette seconde partie s'achève sur une synthèse sur la diffusion des produits pressigniens, traduite en anglais et en allemand (N. Mallet, J. Pelegrin, Ch. Verjux, S. Weisser), où on retrouve un bilan global chiffré de ce projet (7070 objets sur 2233 sites) et une analyse de la diffusion de chaque type d'objet recensé supportée par d'excellentes cartes de répartition.

La troisième partie intitulée « Représentation et valorisation économique et sociale des produits pressigniens au sein des groupes culturels du Néolithique récent et final de l'Ouest européen » rassemble une série de neuf contributions synthétiques de différents spécialistes, M. Honegger pour la Suisse, E. Drenth pour les Pays-Bas, E. Martial pour le Deûle-Escaut, J. Roussot-Larroque pour l'Aquitaine et l'Artenac, C. Renard pour le Centre-Nord, J. Vaquer pour le Sud de la France, S. Saintot pour l'Auvergne, C. Nicolas et L. Rousseau pour le Massif armoricain, qui remettent en contexte régional et culturel

les importations d'outils en silex du Grand-Pressigny. Sont ainsi abordées différentes thématiques comme la question de la mise en concurrence du silex et du cuivre en Suisse et dans le midi de la France, où les poignards en silex apparaissent au travers de certaines retouches (dégagement de la languette, présence de crans) ou du polissage du dos comme des imitations des modèles en métal, de la valeur de bien de prestige et d'affichage probablement masculin, si l'on prend en compte les dépôts en contextes funéraires documentés aux Pays-Bas, en Allemagne, ou encore la valeur symbolique de certains objets pouvant se rapporter à des dépôts de fondation en Île-de-France ou dans le Nord. Sans oublier la forte utilisation du silex du Grand-Pressigny pour la confection des armatures de flèches dans tout le nord-ouest de la France. Cette partie s'achève par une réflexion de M. Philippe sur les modalités de transport possibles de ces objets (voies d'eau et/ou terrestre) en raison de fortes concentrations le long de certaines fleuves et rivières. Trois itinéraires sont ainsi proposés vers le nord, vers l'est qui pourrait s'accompagner d'une rediffusion ensuite le long de la vallée du Rhône vers le sud et enfin vers l'ouest, avec la possibilité de l'existence de régions clés comme le seuil de Bourgogne ou de sites comme celui de Chassey qui auraient pu jouer le rôle de centres de redistribution.

Cet ouvrage se conclut par une synthèse proposée par les principaux acteurs de ce travail N. Mallet, J. Pelegrin, Ch. Verjux et I. Ihuel. Ils reviennent sur les différents points abordés, sans oublier de rediscuter de la valeur économique des productions pressigniennes souvent laissée de côté au profit des interprétations plus prestigieuses. En revenant sur ses estimations de production qui s'élèvent à 10 000 lames par an, J. Pelegrin nous rappelle que ces productions s'inséraient dans des systèmes d'échanges à valeur non seulement sociale mais aussi économique. La forte utilisation des outils pressigniens qui pour certains ont fait l'objet de recyclages et de réutilisations multiples, selon des modalités comparables à celles des outils réalisés sur les matériaux locaux, confirme par ailleurs leur intégration aux activités artisanales quotidiennes. D'ailleurs cette fin du Néolithique voit l'apogée des circulations sur de longues distances de matériaux très variés

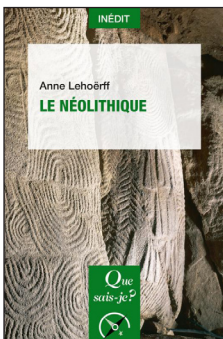
(ambre, cuivre, sel par exemple). Et c'est bien là toute la complexité du phénomène pressignien, où les objets recouvrent différentes fonctions pas toujours aisées à distinguer, qui n'est pas exempte de diversités de comportements au niveau régional et d'évolutions au cours du temps. Ainsi, le constat est clair : même si la diffusion du silex du Grand-Pressigny est aujourd'hui largement documentée, et cet ouvrage est là pour le prouver, de nombreuses questions subsistent encore tant au niveau des sites d'habitat, du statut des « maîtres tailleurs » et de leur place au sein de ces sociétés encore fondamentalement agro-pastorales, que de l'organisation des réseaux d'échange que ce soit dans la zone de production même ou dans les régions les plus éloignées, et laissent ouvertes les perspectives de recherches futures.

On l'aura compris cet ouvrage est d'une grande qualité tant scientifique que visuelle, et s'il ne fallait faire qu'une remarque, ce serait sur le choix d'avoir scindé la synthèse en deux chapitres, l'un à la fin de la seconde partie, et l'autre en conclusion de l'ouvrage. Ces deux articles, largement complémentaires et d'ailleurs rédigés par les mêmes personnes (ou presque), auraient pu sans problème être réunis en un seul chapitre en fin d'ouvrage. Ceci aurait d'ailleurs donné plus de visibilité aux traductions en anglais et en allemand du premier article qui sont un peu noyées dans le corps du volume. Elles se seraient parfaitement intégrées à celles du chapitre de conclusion dont on ne peut que saluer la présence, puisqu'elles permettent aux lecteurs non francophones d'avoir accès aux éléments de synthèse.

Cette remarque, mineure, ne gâche en rien l'intérêt de cette publication qui marque une étape importante dans les recherches sur le « phénomène pressignien » et constitue d'ores et déjà une référence pour tout chercheur s'intéressant à cette fascinante production qui a marqué le III^e millénaire ouest-européen alors qu'ailleurs en Europe de l'Est et dans le Midi de la France se développe la métallurgie du cuivre annonciatrice de changements plus profonds.

Françoise BOSTYN

Université de Paris 1-Panthéon-Sorbonne/
UMR 8215-Trajectoires



LEHOËRFF A. (2020) – *Le Néolithique, Humensis* (coll. Que sais-je ?), 126 p. ISBN : 978-2-9567895-0-5, 9 €.

Dans ce court ouvrage (126 pages, conformément au format de la collection), l'auteure nous propose une synthèse sur le Néolithique dans le monde.

Une présentation générale de la terminologie en usage et des concepts-clés est suivie par un chapitre consacré au foyer proche-oriental et à l'Europe. Le chapitre 3 passe en revue les « autres néolithisations dans le monde ». Le

chapitre 4, « Temps et espace », aborde de manière transversale différentes thématiques, dont l'insertion dans l'espace et le mégalithisme. « Croyances et rituels » sont évoqués dans le chapitre 5, où sont présentées notamment les pratiques funéraires. Suit une présentation des techniques (avec un classement par matériaux) et des échanges et quelques considérations de synthèse sur la place du Néolithique dans l'histoire. Il s'agit d'un ouvrage de vulgarisation, dans une collection visant traditionnellement un public cultivé de lecteurs désireux de se faire une idée générale du domaine traité et de se tenir au courant de l'état des recherches, mais aussi à donner aux étudiants débutants la possibilité d'entrer « en douceur » dans la discipline qui les intéresse. Il s'agit donc, de fait, d'un petit manuel introductif. La vulgarisation scientifique est un exercice

difficile qui exige de grandes qualités de synthèse, mais aussi une connaissance approfondie du domaine, car comment dégager l'essentiel si l'on ne possède pas une maîtrise consommée du tout ? Aussi peut-on s'étonner de ce que l'éditeur ait choisi de confier ce travail sur le Néolithique à une auteure qui ne figure pas parmi les spécialistes de cette période. D'une bonne vulgarisation, on attend un point précis et complet de l'état des connaissances (« que sais-je » !), une présentation des grandes tendances de la recherche (comment en est-on arrivé là ?) et des débats et controverses en cours, une évocation des sites les plus importants, des méthodes les plus récentes et de leur impact sur l'évolution des recherches, le tout présenté de manière rigoureuse, avec un souci constant d'exactitude. Un livre dont la lecture sera pour beaucoup la porte d'entrée vers le Néolithique se doit de constituer un socle solide, soucieux de donner à son lecteur un aperçu le plus complet et le plus juste possible.

Ces objectifs ne sont malheureusement atteints que de manière très incomplète par l'ouvrage d'A. Lehoërf qui, outre qu'il ne rend compte de manière satisfaisante ni des grandes tendances historiques du Néolithique, ni des grands courants et innovations de la recherche contemporaine, se signale par une quantité pour le moins inhabituelle d'approximations et d'inexactitudes, s'agissant d'un ouvrage publié dans une collection aussi prestigieuse et appelé, entre autres faute de concurrence au sein du créneau concerné, à devenir une référence pour les étudiants en Préhistoire. Le lecteur sera peut-être surpris par la raideur de cette lecture critique, mais reconnaîtra, je l'espère, qu'elle n'est rien d'autre que proportionnée à l'ampleur des lacunes et des insuffisances de l'ouvrage.

Dans la présentation de la terminologie et du cadre conceptuel, l'auteure privilégie curieusement la pratique, certes intéressante sur le fond mais restée de fait très marginale dans la recherche, consistant à faire du Néolithique la première étape de la Protohistoire (p. 14). La question si importante de l'articulation entre Néolithique et Chalcolithique et les usages divergents séparant dans ce domaine les écoles de recherche est- et ouest-européennes ne fait par contre l'objet d'aucun commentaire, pas plus d'ailleurs que les discussions sur la signification historique du Chalcolithique (avec, entre autres, les propositions très stimulantes de Jan et Marion Lichardus). La divergence, toujours d'actualité et fondamentale pour la compréhension des grands débats actuels, sur la définition du Néolithique entre le domaine soviétique puis russe et le reste de l'Europe (la présence de céramique suffit, dans le premier cas, pour qualifier une culture de néolithique), n'est pas davantage évoquée. La définition des cultures archéologiques (au pluriel dans le texte) comme « des sociétés d'un lieu et d'une époque, que les données matérielles attestent » (p. 11) nous propulse un bon siècle en arrière, avant la définition canonique et neutre (vis-à-vis de la vieille équation culture = ethnie, dont l'équivalence culture = société n'est qu'une version repolée) de Childe (la culture comme un assemblage récurrent de types) et le riche débat épistémologique qui a suivi (pensons seulement aux discussions autour de l'ap-

proche « polythétique »). Même approximation pour ce qui concerne l'ethnoarchéologie, dont l'auteure montre, en situant la naissance au XIX^e siècle (p. 17) qu'elle confond l'approche initiée, notamment par Binford, au milieu du siècle suivant avec le comparatisme ethnologique, dont elle se garde bien, par ailleurs, de préciser le statut épistémologique dans la construction des interprétations. Même déficit dans la présentation de l'évolution du cadre conceptuel et de la succession des grands paradigmes théoriques (archéologie des peuples, processuelle, post-processuelle...), entièrement éludée. Même constat concernant l'essor récent de la paléobiologie et son impact considérable sur quelques grands débats : la paléogénétique est certes mentionnée (p. 19), mais sans qu'il soit précisé en quoi ses résultats récents enrichissent notablement nos connaissances dans des domaines aussi importants que la mobilité des populations et les mécanismes de formation et de diffusion des cultures ; les résultats des analyses isotopiques (par exemple sur la connaissance des régimes alimentaires ou la gestion des cheptels domestiques) ne sont, par contre, même pas mentionnés.

Mais l'inventaire des lacunes ne s'arrête hélas pas là. Rien non plus sur les moments charnières de l'histoire de la recherche : rôle des décapages extensifs à partir des années 1950 (Bylany), impact du radiocarbone sur des questions aussi fondamentales que l'origine du mégalithisme (travaux de C. Renfrew à la fin des années 1960), dislocation du « package néolithique » induit, entre autres, par la découverte de cultures « céramisées » paléolithiques et mésolithiques, etc. Concernant les avancées du dernier quart de siècle : rien sur les avancées récentes dans la recherche sur le mégalithisme atlantique ; rien sur la question pourtant centrale (et illustrée depuis quinze ans par de très grands programmes de recherche) des « mégasites » ukrainiens (des agglomérations néolithiques – entre 4100 et 3600 avant J.-C. – dont certaines ont pu compter jusqu'à 30 000 habitants et qui interrogent de ce fait le vieux cliché des « sociétés villageoises » néolithiques) ; rien, dans la partie consacrée aux sanctuaires construits (p. 88), sur les enceintes circulaires en bois et en terre centre-européennes, plus anciennes (dès 4800 avant notre ère), plus nombreuses et, si l'on met à part les recherches menées autour de Stonehenge (qui auraient d'ailleurs elles aussi mérité une mention), bien mieux étudiées que les cromlechs de l'Europe atlantique. D'autres aspects sont à peine effleurés, comme l'histoire de l'extraction minière, ou encore l'extraordinaire civilisation chalcolithique de la zone balkano-carpatique au 5^e millénaire (qui n'est présente qu'à travers quelques allusions cursives aux découvertes spectaculaires de la nécropole de Varna). La plupart des grandes innovations qui ont scandé l'histoire de la période sont ignorées ou négligées, ne faisant l'objet d'aucun commentaire sur leur portée historique, et nous parlons là de rien de moins que de l'apparition de la métallurgie, du véhicule à roue et de la traction animale.

La présentation des grandes étapes du Néolithique n'est guère mieux traitée. Le débat sur le facteur déclencheur

de l'émergence du foyer proche-oriental (sédentarisation, sédentarisation + stockage, techniques de la domestication... ?) est complètement ignoré. Le site-clé de Göbekli Tepe, donné par l'auteure comme néolithique et daté de la période PPNB (p. 88) est en réalité créé dès le milieu du 10^e millénaire, au PPNA, par des populations qui ne pratiquent ni l'agriculture ni l'élevage. Il n'a, en passant, pas livré de « de véritables crânes d'aurochs, enrobés d'argile et revêtant des traits de mufle...insérés dans les murs » (p. 88, confusion avec le site de Çatal Höyük ?). La typologie utilisée pour caractériser les étapes de la diffusion du Néolithique (dans toutes les régions du monde), qui distingue foyers originaux, foyers secondaires et « la diffusion dans une sorte de troisième cercle qui correspond à une généralisation des sociétés agropastorales » (p. 41) est pour le moins confuse. Le courant « du Rubané » (p. 30) est confondu avec le courant danubien. Commentant les étapes de la néolithisation de l'Europe, l'auteure affirme que, vers 4000 av. J.-C., « plus aucune région d'Europe n'est hors d'un système économique agropastoral, et l'on peut donc considérer que la néolithisation de l'Eurasie est aboutie » (p. 33). En réalité, le processus vient tout juste de s'amorcer dans les Îles britanniques, le nord de l'Allemagne et le sud de la Scandinavie, et la Finlande ne sera touchée qu'à partir du début du 3^e millénaire. Quant à l'Eurasie, on peut estimer tout au plus au quart de sa superficie la zone néolithisée vers 4000 avant notre ère ; le processus ne sera, en fait, véritablement achevé que dans le courant de la période contemporaine. On s'étonne en outre de lire que le Néolithique européen après 4000 peut être vu comme « un moment de maturité du phénomène » pour lequel certains utiliseraient la notion de « Néolithique accompli » (p. 33) ? On ne voit pas en quoi les cultures du 4^e millénaire sont plus « accomplies » que la culture à Céramique linéaire. En outre, en Europe orientale, la charnière entre les 4^e et 3^e millénaires est le début d'une période de régression technique qualifiée parfois de « Moyen-Âge de la métallurgie du cuivre » et pour laquelle certains spécialistes emploient même la notion de « dévolution ». On ne peut donc pas dire que « la place du métal se renforce au cours du temps » (p. 103), bien au contraire, puisqu'il faudra attendre les débuts du 2^e millénaire, au Bronze ancien, pour retrouver le niveau de production et la sophistication technique qui furent ceux de la grande civilisation chalcolithique balkano-carpatique du 5^e millénaire (celle qui est illustrée par la nécropole de Varna). L'auteure semble, en l'occurrence, ignorer que le mythe d'une progression régulière et continue vers des sociétés plus complexes, mieux outillées, plus productives, etc. a depuis longtemps été réfuté.

Dans le détail, on ne compte pas les erreurs et approximations. En voici un bref florilège : domestication sur place de l'aurochs dans le Néolithique ancien européen (p. 30 – contredit par la génétique) ; interprétations des maisons rubanées comme « de grands bâtiments collectifs » (p. 31 – une option parmi d'autres) dont l'orientation est conditionnée par les vents dominants (inexact) ; le Cerny date de la seconde moitié du 5^e millénaire (p. 32 –

en réalité 4800-4400/4300 av. J.-C.) ; le Cordé va de 3200 à 2300 av. J.-C. (p. 38 – en réalité : 2900/2800 -2000 av. J.-C.) ; la culture de Baden se trouve « dans le secteur de Lengyel aux confins de l'Allemagne orientale » (p. 34 – deux grandes cultures du bassin des Carpates qui n'ont rien à voir avec l'Allemagne) ; « la Péninsule ibérique est associée à *Los Millares* » (p. 39) (cette culture n'en occupe que l'extrême sud) ; le site de Noyen attribué à la culture de Cerny (p. 67 – en réalité le site éponyme d'une des cultures de l'horizon post-Cerny) ; les morts du Cardial sont enterrés sous le plancher des maisons (p. 82 – rien ne l'atteste) ; les morts du Rubané sont déposés sur le côté droit (p. 83 – dans leur grande majorité sur le côté gauche) ; les kourganes les plus riches d'Europe orientale datent du 3^e millénaire (p. 85 – les plus riches sont en réalité ceux de la culture de Maikop, datée du 4^e millénaire) ; la culture de Tiszapolgár attribuée au 3^e millénaire (p. 85 – elle date de la seconde moitié du 5^e millénaire) ; la notion de *Trichterbecherkultur* traduite par « culture des gobelets à entonnoir » (p. 34 – en réalité : culture des gobelets à col en entonnoir) ; la culture de Cortaillod commence en 4500 av. J.-C. (p. 37 – vers 4100 en réalité) ; Villeneuve-Saint-Germain et Blicquy représentent des « phases récentes » du Rubané (p. 83 – il s'agit en réalité de deux faciès géographiques d'une culture à part entière).

Un style souvent approximatif ne vient hélas pas atténuer les insuffisances du fond : amas coquillés (p. 45) au lieu de coquilliers ; « récolte de plantes sauvages » (p. 47) au lieu de « collecte ». Que signifie la phrase suivante (à propos des évolutions récentes dans la manière de concevoir l'émergence du Néolithique) : « On veut aujourd'hui insister sur certaines continuités avec la fin de la Préhistoire, tout en restant capable d'obtenir des précisions et des détails grâce aux méthodes de laboratoire sur les espèces, l'ADN et la génétique, etc. » (p. 57) ? Que recouvre précisément (pour les non-initiés) l'idée qu'« en Afrique de l'ouest subsaharienne la poterie précède des transformations d'économie vivrière » (p. 48) ?

Il en est de même de quelques généralisations : idée que « l'anthropocène » est un « temps qui s'ouvre avec le Néolithique » (p. 115), avancée ici et là, mais plus que minoritaires parmi les spécialistes de la question, et qui réclame donc une mise en perspective ; affirmation que « avec le Néolithique, le temps linéaire est marqué par une nouveauté voulue par l'espèce humaine elle-même : celui de l'acte de mort volontaire » (p. 61) (faut-il en déduire que les animaux ou les humains abattus par les chasseurs-cueilleurs pré-néolithiques furent les victimes d'une mort « involontaire » ? On classera parmi les lapalissades les deux citations suivantes : « Les populations présentent des cohérences d'ensemble dans leurs pratiques qui laissent supposer l'existence de sociétés très organisées » (p. 83 – ne peut-on pas en dire autant de n'importe quelle société présente ou passée, humaine ou animale ?) ; « Le Néolithique est synonyme d'organisations et de hiérarchisations sociales » (p. 106 – les autres périodes seraient donc dépourvues « d'organisations sociales » ?). Les tentatives de mise en perspective

historiques ne font, enfin, rien pour relever le niveau général. Pour se limiter à un exemple : « Le “long Moyen Âge” proposé par l’historien médiéviste Jacques Le Goff pourrait même être qualifié de “très long” si l’on admet que les origines du monde agricole sont à situer du côté du Néolithique » (p. 119 – comme si Le Goff avait jamais réduit sa définition du Moyen Âge à sa dimension « agricole » !).

Le bilan est sans appel. L’ouvrage ne respecte aucune des clauses du cahier des charges idéal que nous avons essayé d’esquisser dans l’introduction de ce rapport et offre au lecteur, outre les nombreuses erreurs factuelles, une image déformée, lacunaire et bien souvent inexacte tant des spécificités de la période traitée, que de l’histoire des recherches et de la présentation de ses tendances les plus récentes. Au cours de ma longue carrière, j’ai eu l’occasion d’écrire de nombreuses recensions d’ou-

vrages. Certains méritaient certes des critiques, parfois sévères, mais la question de la légitimité de la publication ne s’est posée pour aucun d’entre eux, les aspects utiles et judicieux prenant toujours le pas sur les côtés négatifs. Comme on l’aura compris, mon verdict est que ce n’est pas le cas de cette synthèse sur le Néolithique, que rien ne sauve. Alors, me dira-t-on, pourquoi prendre la peine d’en rédiger une recension détaillée ? Eh bien précisément parce qu’il s’agit d’une synthèse et que la collection à large diffusion dans laquelle elle figure la place en situation de diffuser auprès d’un large public, et en premier lieu le public étudiant, une image fallacieuse et déformée du Néolithique et du travail des générations de chercheurs qui ont mis tout leur talent à essayer d’en percer les mystères.

Christian JEUNESSE

Université de Strasbourg – UMR 7044

NOUVEAUX MEMBRES

Arnaud BLIN
44 rue Ferdinand Jacob
95650 Boissy-L'Aillierie

Alain BLIEZ
19 rue Paul Gauguin
69500 Bron

Amélie DA COSTA
11 rue de Stalingrad
95120 Ermont

Marina PAGLI
DRAC - SRA
3 rue du Lombard
CS 80016
59041 Lille

Philippe PATRIARCHE
13 Domaine de La Gray
83440 Mons

Loïc PIERRE-HERVOUET
56 rue de l'Aviation
44340 Bouguenais

Éric PIERRE
4 impasse Charles de Gourcy
appt 2001
56000 Vannes

Patrick RENAUD
15 D Chemin des Bruyères
69290 Grézieu-la-Varenne

Callum WILSON
81 Upper Garth Road
LL57 2SSS Bangor
Royaume-Uni